Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 81 (1978)

Artikel: Les Quatre Saisons
Autor: Voisard, Alexandre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684817

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les Quatre Saisons

par Alexandre Voisard

Le printemps

Déjà nous avons cueilli la perce-neige et la jonquille, caressé du bout des doigts encore engourdis la corolle de la violette et les enfants ont rapporté des sous-bois d'énormes brassées de primevères. Déjà l'ombre est douce et l'arrondi des collines plus évident, plus charnel. Déjà les bourgeons de hêtre éclatent et des mains minuscules, vert tendre, dressent dans l'air une ossature trop forte, une nervure disproportionnée à la surface de chair qu'elles portent. Mais cet appel du soleil est si violent, la demande est si pressante que la lente mutation de la forêt peut être entendue comme une prière. Une prière qui n'est pas un tremblement de lèvres, ni l'énoncé spontané de formules, ni la mise à jour des termes d'un contrat: « Si tu donnes la beauté parfaite à mon visage, soleil, je promets d'être ton miroir le plus fidèle. » Mais la feuille dialogue avec une puissance incommensurable qui l'aspire tout entière et l'abstrait de l'événement: « Je te libère de tes limbes, feuille, j'atteste de ta propre force de vie, car par elle je justifie ma souveraine véhémence. » De très loin, jour après jour, je suis témoin de ce dialogue évident, quoique muet. Les jours qui passent et les vigoureuses transformations des nuances forestières me disent que j'ai raison de croire à la connivence profonde de pouvoirs indéfinissables.

La petite herbe verte, dominant la végétation éteinte et brune, a récusé l'hiver. Surgie de l'humus noir, la pervenche triomphe du pourrissement infini. La linotte, l'hirondelle revenues disent qu'il n'y a de fin à rien. Les hommes s'étirent

longuement sur le pas des portes: un sang neuf les habite qui les pousse dans les jardins aux aguets des boutures incertaines. Ils ont pris une racine et ils l'ont coupée, cisaillée, divisée, déchiquetée, réséquée. Ils en ont fait cent particules blanchâtres indépendantes qu'ils ont répandues dans la terre fraîchement remuée, et bientôt cent petites pointes vertes jaillissent du sol. Prodige de force qui défie le génie humain, émeut le jardinier du samedi, étourdit le poète du dimanche...

*

Je me penche sur une fourmilière que j'avais vue très active l'été dernier. Je l'avais observée depuis plusieurs semaines sans que rien n'y apparût de vivant et je la tenais déjà pour abandonnée. Mais hier quelques brindilles ont remué imperceptiblement. Et aujourd'hui surgissent sur l'imposante demi-sphère plusieurs monticules d'aiguilles de sapin, de boulettes de terre et de menues parcelles d'écorce. J'avais tort de douter de cette résurrection-là, car la première fourmi paraît, soulevant un fétu grand de deux fois sa taille, tandis qu'en dessous d'elle s'élabore une planification rigoureuse et secrète.

Rien n'est joué définitivement pour autant. Mon voisin, vieux terrien qui porte en lui l'almanach de la sagesse paysanne comme d'autres vieillards vivent avec leur rosaire au cœur, me le rappelle avec un air de certitude qui me ravit: «Voici venir la pleine lune qui nous donnera la gelée si les nuages ne la cachent...» Il est bien vrai que les floraisons de nos cerisiers sont encore bien fragiles, comme l'est ce papillon solitaire échappé à la froidure de la nuit. Ah! vivement que les abeilles se précipitent sur les rameaux à peine renaissants! Et qu'elles visitent sans relâche les petits tabernacles suspendus où poudroie leur pain de vie!

Comme le temps ordonne étrangement les couleurs, au gré des semaines qui passent... D'abord nous avons assisté à l'immense flambée de vert qui a emporté très loin nos regards.

Puis la folie créatrice du printemps s'est organisée en séquences : de même que les feux d'artifice s'étirent en gerbes de couleurs changeantes, nous avons vu éclore successivement les floraisons jaunes, puis blanches, roses enfin, toutes en étendues illimitées que les yeux dévorent. Apparaîtront ensuite les premières nuances de rouge et bientôt, à la pointe de l'été, éclateront les multiples harmonies des teintes vives, fanfares triomphantes qui évoqueront la fougue de l'abbé Vivaldi et les visions de Monet le peintre.

*

Sur nos têtes, les buses inscrivent de larges ovales, des cercles savants, et par couples elles s'élèvent à des hauteurs incroyables que le regard n'atteint plus. Quel mystérieux langage lie les oiseaux à l'altitude où l'aile seule peut séduire?

Plus près de nous, du moins, l'étourneau ne cache pas ses goûts de petit seigneur. Tandis que la femelle va et vient, pique, arrache le brin d'herbe sèche, extrait une à une les radicelles indispensables à l'édification du logis, lui, superbe, suit de loin et attend que la besogne soit finie. Tout au plus risque-t-il, si sa compagne tarde, de voler un fétu de paille à un moineau maladroit et tente-t-il de l'amalgamer tant bien que mal à l'œuvre commencée. A son retour, c'est la femelle qui, lui ayant prestement retiré la paille du bec, l'introduira en un clin d'œil dans son ouvrage, juste avant de repartir en quête de matériau.

Parlons encore du pinson, qui se dépense sans compter, quant à lui, pour aménager un nid incomparablement douillet, tapissé d'anémones et de violettes, dans l'attente d'une femelle séduite par tant d'art et de désir.

Etrange saison des amours!

Porté par des élans de renouveau que j'identifie mal en moi-même, tant les motivations des multiples appels d'alentour sont insaisissables, je marche gravement sur le chemin pierreux qui mène à mes horizons familiers. J'ai dans ma main la main

douce de mon petit garçon et une chaleur confiante nous unit de paume à paume avec une force qui demeure délicate et lointaine. Et je sens que tout est encore promesse, que tout ce qui s'accomplit déjà continue néanmoins d'être promesse, et que toutes choses n'en finiront pas de s'accomplir.

L'été

A quelques pas du chemin brûlant, le lézard lisse, lunaire comme aucune marée ne sait l'être, rêve depuis trois jours entre les mêmes saxifrages. L'œil rond, sur cette pierre grise, tisse depuis trois jours l'incomparable immobilité du lézard qui veille, prie, patiente, suppute, tergiverse. Trois jours? Trois ans? Trois siècles? Le temps se fige sur la rocaille. L'éternité a commencé. Le lézard en est l'inerte sablier, l'impossible balancier.

Enfant, j'aimais l'affût derrière les broussailles. L'été venant, je sortais sur la pointe des pieds, car il ne fallait rien déranger de la féerie qui, jour après jour, prenait plus d'ampleur. J'avais passé l'hiver à méditer sur les splendeurs à venir. Derrière la vitre embuée, j'étais un franciscain de huit ans. Puis, avec juin, je sortais du silence pour devenir ce naturaliste mystique et immobile, ce rabatteur pétrifié dans la délectation de l'aube.

Pourtant, tout était mouvement et folie autour de moi. Je buvais à grands traits au ciel traversé d'hirondelles et la prairie irisée du matin me fascinait. Les trésors, les cathédrales, les îles fabuleuses, je les voulais, je les savais présents à chaque contour du paysage, à chaque volute des rameaux du chêne. Du plus petit insecte au plus vaste azur, tout m'était prétexte à boire encore, goutte à goutte, sans reprendre haleine, à l'immensité fraternelle. Rien ne comptait plus que l'ivresse obtenue clandestinement du vol de la buse, du commerce des fourmis, de la rosée du trèfle, des moqueries suaves du geai.

Grave et figé, derrière mes buis, j'étais un lézard que rien ni personne ne pouvaient empêcher de veiller, de patienter, de tergiverser...

*

Le premier moissonneur vient de passer, alerte et pensif, sur le chemin qui mène aux étendues rousses et chatoyantes. La faux sur l'épaule fulgure, conquérante, luisante comme l'eau, douce et menaçante. Bientôt le seigle se couchera en javelles bien ordonnées, et avec lui le coquelicot vermillon et le cirse des champs, tandis que vont monter, à chaque mouvement du faucheur, des refrains d'autrefois, des comptines susurrées par des grand-mères chuintantes et défuntes que la lame ranime. O rogations de la mélancolie!

*

Le solstice était bien accroché à mon système estival, je n'avais point à quémander ma part de grâces matinales. Dès le premier appel du martinet (que les Anglais nomment *swift* et les Latins *apus apus*), dès le premier clin d'œil du frère soleil, j'étais hors de la nuit, hors du sommeil, hors des murs, hors de moi. La fête venait de commencer et il fallait que j'y fusse présent même si, lézard austère, je me blottissais pour longtemps en mon creux de broussailles. Que mon cœur batte à l'unisson de l'aube fourmillante et drue, je n'avais pas de désir plus violent.

Parfois, une énigme, un cri dans la forêt proche, un scarabée prisonnier de ma paume me poussaient hors de ma vigie et je bondissais dans la chambre de mon père que je réveillais sans ménagements. Il fallait qu'il me dise, il fallait que je sache, à tout prix et sans délai, le nom de l'insecte, les mœurs de l'écureuil, l'âge du bouleau frémissant.

Si je suis tendrement reconnaissant à mon père, aujourd'hui, c'est que jamais, alors, il ne m'éconduisit, jamais il ne laissa

une de mes questions sans réponse. Il m'enseigna de subtils cheminements dans le fatras de mes contemplations. Je sus bientôt donner leur nom à l'ancolie, à l'esparcette et au serpolet, je sus ne pas craindre la guêpe, je sus gagner l'amitié des forêts. J'appris de lui les strophes capitales des trois règnes. J'appris à vivre, c'est-à-dire à mériter les bonheurs de l'été.

L'automne

Un seul arbre dans l'immensité grise. Un seul arbre au loin, insaisissable et douloureux, comme nageant sur des eaux laiteuses. J'avance lentement dans la fraîcheur. Quelques pas suffisent à me convaincre: l'arbre lointain est près de moi et je n'ai guère qu'à tendre le bras pour toucher son écorce humide. Instants étranges dans ce petit matin impénétrable. Rien n'apparaît parmi les brumes mouvantes pour ne disparaître aussitôt en grosses grappes floconneuses et rampantes.

Cependant, de même que je ne cesse de chercher au fond de moi les paroles menant au cœur des hommes, de même je scrute avidement les paysages obscurs et lointains où je veux deviner mille péripéties secrètes. Rien n'est salutaire comme cette quête obstinée et jamais finie de l'insolite, de l'insondable. Cette façon de vivre, que j'ai faite mienne avec les années, a quelque chose de végétal et meut des mécanismes inattendus.

Ainsi, dans ce banal petit matin d'automne, je vois s'évanouir ce qui était grand et fier, je vois renaître d'une masse cendreuse d'humbles corolles, des bosquets méconnus, des feuillages à la Botticelli, comme pétrifiés dans une antique pâte. Je vois une nouvelle dimension prendre corps et bientôt un ordre nouveau s'impose avec de nouvelles perspectives, de nouvelles structures. Mon cerisier a changé de place? Mais non, c'est la brume que la bise matinale a repoussée, ensevelissant ici, dénudant de noirs branchages là. Des parcelles de paysage vont s'allumer et s'éteindre tour à tour, comme dans

la nuit les lumières des villes vont et viennent en une superbe incohérence.

De loin en loin, des sonnailles aigrelettes, parfois solennelles, ponctuent ce va-et-vient d'images évanescentes. Il y a dans cet automne, l'automne de mes rêveries, un grouillement baroque qui sait récompenser le voyeur inlassable que je suis.

*

Premier soleil dans le paysage qui bouge. La campagne se montre par saccades, par fragments, par sursauts de couleurs sur fond de nuée. Mais, peu à peu, les images dispersées vont se serrer les unes contre les autres en un suprême halo et l'horizon retrouvé sur la ligne onduleuse et précise de toujours arrêtera le regard aux sommets familiers. La forêt huileuse brille comme un soc, l'herbe s'irisera le jour durant, car voici la saison de la perpétuelle rosée.

*

Sous ma fenêtre, les branches du sureau s'inclinent très bas, chargées de grappes noirâtres. Sur les menues boules des fruits, têtes d'épingles, le soleil à un certain endroit marque une tache grenat qui attire l'œil. Les sansonnets bientôt répondront à cet appel clair. Par dizaines, ils vont prendre possession du feuillage qui résonnera de trilles suaves et rauques, de crépitements et de cliquetis, de pétillements et de criailleries infinis. Mes sansonnets ne cesseront de hanter l'arbre que lorsque celui-ci sera dépouillé de tous ses charmes, de tous ses biens savoureux. Ce sera l'affaire de quelques jours.

Mon père s'insurge: «Pourquoi ne cueilles-tu pas les fruits avant ces débauches d'étourneaux? Tu en ferais un excellent sirop qui, ma foi, doit bien avoir toutes les vertus...» Mais je ne ferai rien pour éloigner les sansonnets. Leur joie fait la mienne et, derrière les rideaux, je contemple sans regret leur manège.

Je pense qu'ils n'auront jamais été aussi familiers et que c'est là leur dernière apparition de l'année. Ils se gavent avec frénésie pour affronter le dur voyage de la migration. Je songe et je m'attendris : car c'est peut-être grâce à mes baies de sureau que plusieurs d'entre eux seront assez forts pour revenir au printemps. Bien que la naïveté de cette hypothèse m'apparaisse comme évidente, je veux y croire comme un enfant. Suis-je autre chose derrière la vitre où je me régale somme toute d'un spectacle bien quotidien?

*

Chaque jour, je ramasse de plus grandes brassées de feuilles dans l'allée. Elles ont à peine jauni, mais je sais que l'été désormais se disperse et s'étiole de loin en loin. La vipérine se lasse, la bruyère et l'euphraise, résignées, se figent en une plénitude qui ne prendra fin qu'avec la première neige ou la première gelée. Les bouquets de hêtres roussissent dans les parages sombres des sapins. Les corneilles se tiennent maintenant en compagnies serrées. Elles hantent les neuves jachères qui fument sans trêve.

Les pommes choient et les guêpes alourdies s'y engourdissent déjà, maladroites, indifférentes. Lorsque j'étais enfant, nous allions, mes frères et sœurs et moi, passer nos après-midi dans les vergers à glaner les pommes tombées et meurtries qu'un voisin aimable nous changeait en cidre. Nous avions un panier tout neuf (je crois bien que nous en achetions un chaque automne aux nomades qui passaient alors). L'osier tressé exhalait de fortes odeurs qui me ravissaient et qui, mêlées au parfum des pommes, grisaient chacun d'entre nous.

«Oh! l'automne, l'automne a fait mourir l'été» s'écriait Guillaume Apollinaire. J'y songe en parcourant avec la lenteur insistante de la mélancolie les pâturages où éclate de-ci de-là la blancheur de l'agaric délectable, où vacille la pâleur du lycoperdon délaissé. Mais les senteurs incomparables de l'automne

valent bien le regret du chèvrefeuille. Il semble que la végétation entière, en un dernier élan, veuille se faire inoubliable à nos sens. Oh! l'odeur pénétrante du peuplier, des noix qu'on brise entre deux pierres, parmi les cris d'enfants, oh! le parfum des fruits pourrissants, des feuilles qui crissent sous les pas! Oh! l'humus renaissant, encens de la forêt, étouffant les dernières chanterelles qui s'attardent. Oh! effluves montant de la terre qu'on remue, fumées âcres et douces de feux épars dans les jardins et les sous-bois!

Le tintement des clochettes que les troupeaux promènent au gré des collines, je le veux à mon oreille comme un chant de plénitude, car rien ne me semble plus précieux que ces bonheurs fragiles et intenses qui vont en s'amoindrissant. Sur le guéridon, des bouquets de chardons austères, de clématites à cheveux blancs et de cardères ont remplacé les fleurs des champs. Ce sont ces bouquets que ma grand-mère, je me souviens, appelait «immortels». Ils seront, tout le long de l'hiver, les compagnons qui évoquent inlassablement, avec la sérénité des témoins irrécusables, les riches heures des merveilles passées, toujours menacées, mais jamais vaincues.

L'hiver

Il y a quelque part, dans mon enfance évanouie, un certain souvenir enneigé qui réapparaît année après année avec la froidure. C'est un refrain que, petit enfant, je psalmodiais sur tous les tons:

Le ciel est noir, la terre est blanche,
Cloches, carillonnez gaiement!

Je me dois d'avouer aujourd'hui que la douceur triomphante de ces vers de mirliton n'a jamais cessé de me séduire, ni d'évoquer pour moi, en quelques mots quotidiens, d'infinis paysages d'hiver dressés sur une trame de mystère. «Le ciel est noir, la terre est blanche.» Maintenant que la blancheur noie chaque regard jeté par la fenêtre, je me surprends jour après jour à marmonner l'humble chansonnette.

Nous voici donc plongés en la saison qui, plus que toute autre, impose une nouvelle dimension tant à l'œil qu'à l'âme attentive.

Il a neigé toute la nuit. La campagne et les maisons ont retrouvé cet aspect, non pas féerique comme disent les chroniqueurs pressés (seul le printemps est maître des féeries mouvantes), mais étrange, un peu irréel qui les rend si proches de nos regards et de nos mains, dans l'immensité cotonneuse. La ferme qui est véritablement si loin de nous à l'horizon, comme elle est familière, et comme elle chante dans son nouveau pays! Il semble bien, dès lors, que l'on pourrait, en tendant la main par-dessus la haie, toucher sa toiture épaissie et — ô

merveille! — la caresser entre nos doigts comme un précieux oiselet venant de naître, pelotonné dans un duvet immaculé...

Lente saison où rien ne semble survenir que, par-ci par-là, les vastes envols noirs des corbeaux affamés. « Quand le corbeau bas passe, dit la sagesse populaire, sous l'aile il porte la glace. » Toute pâture cependant est bonne à ces troupeaux faméliques: j'en ai vu quelques-uns se gaver d'une large tache de sang gelé dans la neige, d'autres dévorer des feuilles mortes et des lichens au pied des arbres. Bien plus précaire paraît l'existence des lièvres solitaires, ou de ces compagnies de perdrix grises que je vois errer sans cesse dans les champs voisins, en longues processions douloureuses. Parfois elles s'arrêtent, épuisées, se tapissent sous le vent glacial. Combien seront-elles encore en avril à nidifier dans les jachères?

Comme l'enjeu de l'existence me pèse, maintenant, et comme je voudrais avoir une saison privilégiée, dans mon jardin, dans mon âme, dans mon grenier, n'importe où, pour héberger toute cette faune désemparée! Mais je n'ai ni les domaines bénis qu'il faudrait, ni le cœur assez grand. Alors, je me contente de veiller à ce que les plus petits oiseaux, pinsons, mésanges, verdiers, gros-becs et moineaux, trouvent chaque matin une bonne poignée de graine sur la fenêtre. Ce sont mes enfants qui, avec une joie bruyante, se chargent de cette petite besogne. Mais ils ne parviennent pas à attirer jusqu'à la petite mangeoire le geai qui est pourtant devenu assez familier, lui qui fut si farouche et si secret tout l'été.

*

Eclair soudain dans le bouquet d'arbres. Un épervier vient de faire irruption, semant la panique, volant avec une adresse incroyable entre les rameaux les plus serrés. Ce sera peine perdue: nos passereaux auront eu le temps de se disperser dans les bosquets voisins, tandis que les coqs de la proche basse-cour multiplieront les cris d'alarme.

Est-ce le même épervier qui s'est abattu ici, à l'endroit où je me penche, au milieu du pré, et où deux larges ailes sont marquées fraîchement dans la neige, précédées de plusieurs traces de serres auxquelles se mêlent les empreintes d'un petit quadrupède? Et qui fut cette victime, puisque les traces tout à coup disparaissent?

Je me laisse emporter par ces questions passionnantes, car chaque empreinte rencontrée dans la neige évoque un destin angoissant, un soupir, un drame inconnu qui, notoire en une autre saison, laisserait indifférent. Quelles proportions prennent donc en ce temps de frimas le moindre frisson, la moindre graminée émergeant de la blancheur, le moindre signe sur terre et dans les arbres...

Ainsi la longue attente hivernale incite-t-elle à de longues rêveries devant la cheminée où les bûches de sapin crépitent gaiement. Rentrer en soi-même, comme le blaireau se terre en sa tanière, comme les vieillards s'enferment dans leur prière interminable, et se laisser bercer par l'obsédant refrain:

Le ciel est noir, la terre est blanche,
Cloches, carillonnez gaiement!

tandis que sous les écailles pourpres les bourgeons déjà remuent, élaborant la prodigieuse industrie de la renaissance verte.

Alexandre Voisard

1966-1967